

42
231
8^e volume.

N^o 416. — 10 c.

Un an : 6 fr.

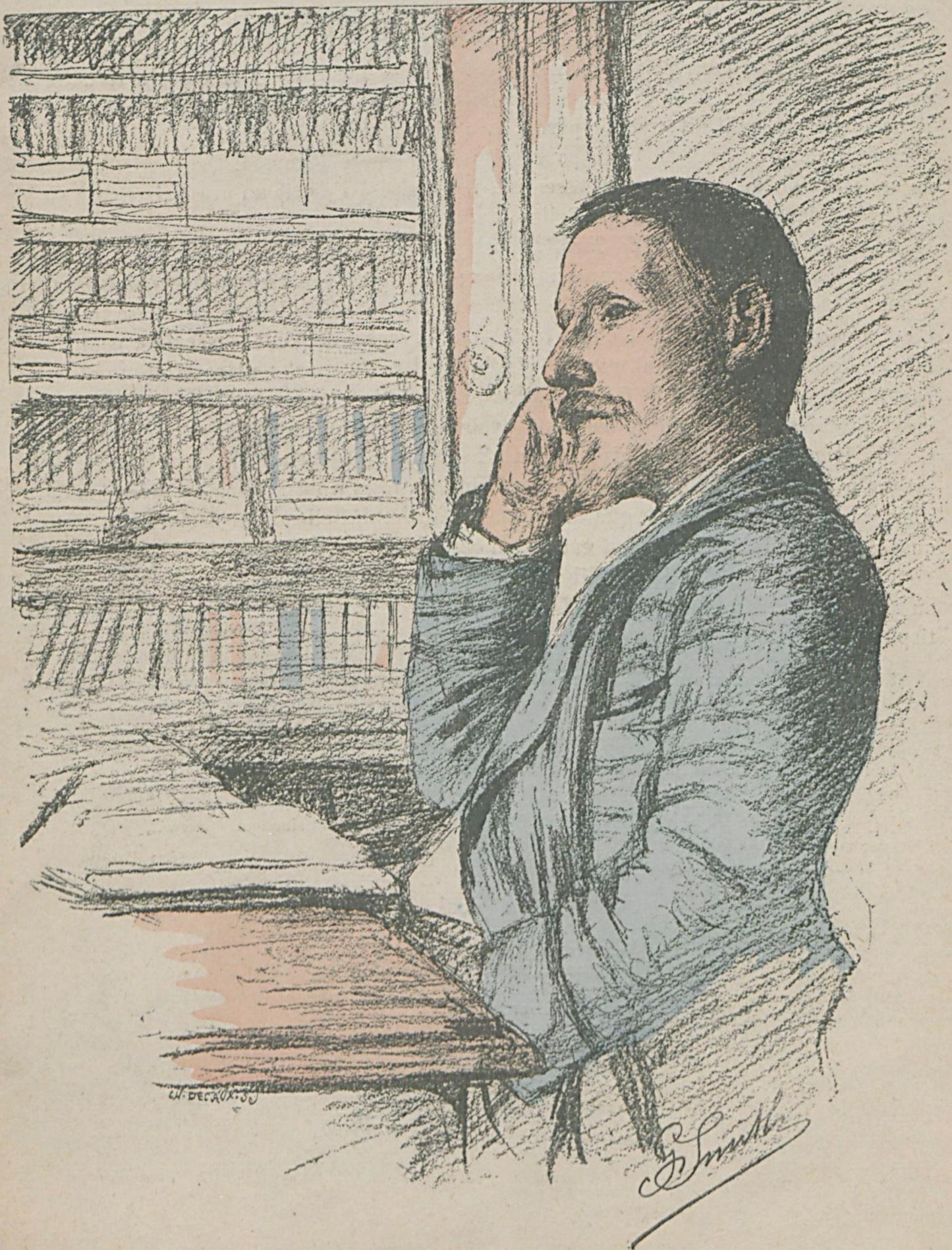
LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSIN DE G. SMITH

TEXTE DE ALFRED VALLETTE

Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, Paris.

JULES RENARD





JULES RENARD

Marié, père de deux enfants et de cinq ouvrages, sept même en comptant le « sous presse » et un roman non publié, collaborateur assidu de plusieurs journaux et revues, c'est en vérité, pour qui vint au monde à Châlons, sur Mayenne, le 22 février 1864, n'avoir point perdu son temps. Jules Renard est de cœur nivernais, ou mieux « morvandiau » ; il passa au collège de Nevers les années réglementaires : je ne sache pas qu'il ait compté parmi les forts en thème et jamais brigué les lauriers du Concours général. Voilà pour sa toute première jeunesse. Quant à son *moi* de ces jours-là, au Jules Renard essentiel, il est aisé à l'esprit un peu clairvoyant de le démêler dans la psychologie de Poil-de-Carotte.

Le pessimisme de Poil de Carotte n'est pas celui de tout le monde : il est doux, résigné, jamais agressif ni même acrimonieux ; pourtant il sait : *homo homini lupus*, — et c'est pourquoi sans doute Jules Renard débuta dans les lettres par l'escrime... C'est un escrimeur quotidien, d'une force dont il espère ne point se servir « pour de bon ». Je liquiderai, pendant que j'y suis, le chapitre du sport : notre *Homme d'aujourd'hui* est un bicycliste fréquent, contempteur du cheval de chair, et suffisamment excité par le cheval de fer pour avoir suivi presque toute la course Terront-Corre. Il ne quittait le Palais des Machines que pour dormir un peu ; lors d'un prochain match, nul doute qu'il ne s'entraîne un mois à l'avance à la privation de sommeil et ne vide la place que la course terminée, dût-elle durer trois fois vingt-quatre heures. Jules Renard est encore un chasseur et un pêcheur à la ligne émérite.

Sa première publication en librairie remonte à 1886 : une très mince plaquette où reposent en paix deux poésies, *Les Roses* et *Les Bulles de Sang*, avec un frontispice de Mazerolle. De gracieuses choses, une recherche du joli :

Si deux cœurs me donnaient à faire un paradis
Pour abriter leurs amours closes...
.....
Je ne l'emplirais que de roses...
.....
De roses qu'on dirait des reines en langueur...
De roses au profil coquettement brodé,
La taille dentelée et fine...
.....
Avec mignarderie effilant au soleil
Leurs plis légers de mousseline,

De roses dont la tige enveloppe humblement
Sa nudité d'un peu de mousse...
.....
De roses sans couleur, sans reflet captivant
Très indolentes dans leurs poses,
Ayant perdu leur teinte à force d'embaumer,
Comme une femme perd jusqu'au désir d'aimer,
Et de roses simplement roses...

(Les Roses)

J'ai fait un rêve qui me trouble...

.....
Doucement, avec un cheveu,
Vous me garottiez, et, badine,
Votre main se faisait un jeu
De me déchirer la poitrine.

Vous l'avez toute ouverte ainsi,
Souriante et sans me dire ;
Et moi, qui me taisais aussi,
Je riais en vous voyant rire...

(Les Bulles de Sang)

J'ai cité ces vers parce que la plaquette est introuvable et parce que le Jules Renard de 1886, peu ou point connu, est plus que différent (dans ses vers du moins) de celui qu'on connaît : il lui serait comme contraire. Point de recherche du *joli*, en effet, dans la suite, et même point de recherche du tout, mais une étonnante faculté à surprendre et à faire saillir le pittoresque plutôt *laid*.

Dès 1888, au surplus, *Crime de village*, recueil de huit nouvelles, est assez dans la manière d'aujourd'hui, quoique l'influence de Flaubert, surtout celle de Maupassant nouvelliste, soient alors beaucoup plus sensibles. Mais ce n'étaient là que des escarmouches, les essais isolés et intermittents d'un tempérament original en quête de sa parfaite expression. La véritable activité littéraire de Jules Renard ne part que de 1890, avec le premier numéro du *Mercure de France*, dont il est un des fondateurs. Il y publia en une année toutes les matières réunies depuis dans *Sourires pincés* (1). S'il se pouvait — l'agréable hypothèse! — que fussent anéantis tous les livres qui ne fleurissent pas un spécial parfum, les *Sourires pincés* seraient de l'infiniment petit nombre de ceux qu'aligneraient encore les rayons de la Bibliothèque nationale.

Dès lors Jules Renard ne cessa plus de produire. Sans négliger sa collaboration au *Mercure*, il donna des contes et des fantaisies au *Figaro*, à l'*Écho de Paris*, à *Gil Blas*, au *Journal*, pour ne parler que des plus marquants des journaux où il écrivit, et à nombre de revues et publications périodiques. Entre temps, il travaillait aux *Cloportes*, un roman qu'il cache comme un péché honteux. Il cache encore un autre petit volume de vers qui dort profondément dans ses tiroirs et ne se réveillera pas. Puis il faisait paraître l'*Écornifleur* (2), un roman : de l'observation, de l'humour, de l'impressionnisme, de l'analyse « caractériste » (je dirais volontiers de l'analyse synthétique), œuvre exquise et qui a le mérite immense de n'être point coulée dans l'un quelconque des ordinaires moules du roman contemporain. — Enfin il vient de publier *Coquecigrues* (3), délicieux recueil de toutes les fantaisies qu'il a disséminées depuis deux ans dans la presse.

Ce n'est pas le lieu, en cette brève notice biographique, d'étudier le talent de Jules Renard, à la fois très simple et très compliqué, les causes de son succès si rapide. Après avoir noté qu'il est un des rares écrivains originaux de ce temps, et que, au sens exact de ce mot tant gâché, il est peut-être le *seul* qui possède réellement le don « d'humour », je préfère à une étude, dont je n'aurais d'ailleurs pas la place, la citation de cette courte prose extraite d'un petit livre sous presse, *La Lanterne sourde*, Ollendorff, éditeur, 1893, et dans laquelle il est tout entier.

LE BEAU BLÉ

Sur la route sèche et sous le brûlant soleil, Tiennot et Baptiste s'en reviennent dans une voiture à âne. Comme ils passent près d'un champ de blé mûr, Baptiste, qui s'y connaît, dit :

— Le beau blé!

Tiennot ne dit rien. Il conduit et voûte son dos. Baptiste voûte le sien pareillement, et leurs nuques découvertes, insensibles, rôtissent à petit feu, luisent comme des casseroles de cuivre. Tiennot machinal tire ou secoue les guides. Parfois il lève un bâton et frappe, avec vivacité, les fesses de l'âne, ainsi qu'une culotte crottée. L'âne ne change pas d'allure. Il penche la tête, sans doute pour voir le jeu de ses sabots qui se déplacent régulièrement l'un après l'autre et ne se trompent jamais. La voiture le suit autant que possible. Une ombre boulotte traîne derrière. Tiennot et Baptiste se courbent plus bas encore.

(1) Lemerre, 1890; — nouvelle édition : Ollendorff, 1892.

(2) Ollendorff, 1892.

(3) Ollendorff, 1893.

Ils traversent des villages qu'on croirait abandonnés à cause de la chaleur. Ils rencontrent des gens rares qui ne font qu'un signe. Ils ferment les yeux aux reflets blancs du chemin.

Pourtant ils arrivent le soir, très tard. On finit toujours par arriver. L'âne s'arrête devant la porte, dresse les oreilles. Baptiste et Tiennot engourdis secouent leurs fourmières et Tiennot répond à Baptiste :

— Oui, c'est un beau blé!

Quant aux projets de Jules Renard, il songe à un livre sur la campagne : *L'Herbe*, et compte prochainement reprendre *Poil de Carotte*, l'intéressant personnage qu'on rencontre un peu partout dans son œuvre et dont il n'a cependant pas encore montré tous les aspects. En voici un particulièrement curieux :

ALFRED VALLETTE.

LES LAPINS

— Il ne reste plus de melon pour toi, dit M^{me} Lepic; d'ailleurs, tu es comme moi, tu ne l'aimes pas.

— Ça se trouve bien, dit Poil-de-Carotte.

On lui imposait ainsi ses goûts et ses dégoûts. En principe, il devait aimer seulement ce qu'aimait sa mère. Quand arrivait le fromage :

— Je suis bien sûre, disait M^{me} Lepic, que Poil-de-Carotte n'en mangera pas.

Et Poil-de-Carotte pensait :

— Puisqu'elle en est sûre, ce n'est pas la peine d'essayer.

En outre, il savait que c'eût été dangereux.

D'ailleurs n'avait-il pas le temps de satisfaire ses plus bizarres caprices dans des endroits connus de lui seul? Au dessert M^{me} Lepic lui disait :

— Va porter ces tranches de melon à tes lapins.

Poil-de-Carotte « faisait la commission », au petit pas, en tenant l'assiette bien horizontale afin de ne rien renverser. A son entrée sous leur toit, les lapins, coiffés en tapageurs, les oreilles sur l'oreille, le nez en l'air, les pattes de devant raides comme s'ils allaient jouer du tambour, s'empresaient autour de lui.

— Oh! attendez, disait Poil-de-Carotte; un moment, s'il vous plaît, partageons.

S'étant assis d'abord sur un tas de crottes, de seneçon rongé jusqu'à la racine, de trognons de choux, de feuilles de mauves, il leur donnait les graines de melon et buvait le jus lui-même : c'était doux comme du vin doux. Puis il râclait avec les dents ce que sa famille avait laissé aux tranches de jaune sucré, tout ce qui pouvait fondre encore, et il passait « le vert » aux lapins, en rond sur leur derrière.

La porte du petit toit était fermée. Le soleil des siestes enfilait les trous des tuiles et trempait le bout de ses rayons dans l'ombre fraîche.

En vente chez L. VANIER, éditeur, 19, quai Saint-Michel, Paris



HISTOIRES SANS LÉGENDES

CARAN D'ACHE, COURBOIN, ETC.
Collection des 19 feuilles parues
dont 4 doubles..... 1,90

HISTOIRE DE MARLBOROUGH

Texte de J. DE MARTHOLD
51 planches en couleurs
par CARAN D'ACHE
Élégant Album cartonné..... 3,50

CARAN D'ACHE et LUQUE

PEINTRES ET CHEVALETS
Nouvel Album humoristique.. 1,50



Envoi franco contre timbres ou mandat-poste.